L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 4 décembre 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	62	17
Midi.....	74	23
3 P. M.....	74	23
6 P. M.....	72	22

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE
Jalousie posthume.
Le Grand Frère.
Marié par les journaux.
Amour de Jeune.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Une Lettre de Madame Lafarge à Alexandre Dumas. Heures de prison.

Zélaya dans de mauvais draps.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'être parfaitement renseigné quant au différend qui vient de surgir entre les Etats-Unis et le Nicaragua, et qui semble être entré dans une période aigue, cette période où, après l'épuisement de toutes discussions, il faut recourir à *l'ultima ratio*, raison qui ne devrait cependant plus exister depuis que nous avons des congrès où il n'est question que d'harmonie, que de paix entre les peuples.

On se demande, nous le disions hier, quelle tournure vont prendre les choses dans les quelques jours qui vont suivre ; si Zélaya persistera à garder le silence sur la ténébreuse exécution des deux Américains, sans raison apparente, ou s'il parlera et donnera une explication de nature à justifier son geste, ou enfin s'il abdiquera et prendra la fuite.

On prête à M. Knox, Secrétaire d'Etat du gouvernement américain, l'intention de poursuivre criminellement Zélaya si l'on parvient à s'emparer de sa personne.

Mais cette nouvelle n'est-elle pas controuvée ; n'est-ce pas une fable ? Et pour lui donner de la couleur, il est ajouté que les commandants des navires qui sont dans les eaux du Nicaragua ont été requis de se saisir de Zélaya dans le cas où il tenterait de quitter ses Etats, de prendre la fuite.

D'autre part, il est affirmé que si Estrada le chef des insurgés, parvenait à faire prisonnier le Président du Nicaragua, le gouvernement américain peut être en serait-il content, parcequ'alors il exigeait qu'un châtiment soit infligé au chef-d'Etat délinquant.

Encore semble-t-on croire que si Zéjaya prenait la fuite, mais ne se réfugiait pas dans quelque coin d'une des Républiques de l'Amérique latine, le Honduras ou le Vénézuéla, la sévérité de M. Knox ne chercherait pas à s'exercer sur lui, le secrétaire se contentant de l'avoir fait descendre du pouvoir, d'avoir à tout jamais brisé sa carrière politique : le sang de Groce et de Cannon serait vengé ; et la vie des gens, leur liberté et leurs propriétés inspiraient quelque respect au peuple du Nicaragua.

M. Knox a de la poigne et mettra tout en œuvre pour que la cruauté de Zélaya soit punie comme elle le mérite ; car il n'est plus douteux qu'un règne de terreur et de tyrannie a été inauguré depuis qu'a éclaté le mouvement insurrectionnel au Nicaragua, et que des atrocités s'y commettent.

Que l'on traite avec la dernière sévérité les fauteurs de la loi, les mécréants qui conspirent contre l'Etat, qui, pour faire triompher leurs ambitions et leurs égoïstes desseins, ont recours à la violence, rien n'est plus juste ; mais lorsqu'un irascible chef d'Etat outrepasse ses droits, ne met aucune mesure dans l'assouvissement de sa haine, de sa colère, sa conduite devient condamnable, et il convient d'y mettre fin.

LE ROI MANUEL.

Anecdote sur le jeune Roi de Portugal qui vient d'être l'hôte de la France.

On sait que le Roi Dom Carlos avait résolu de faire de son second fils un marin, le futur chef de la flotte portugaise. Les goûts du jeune prince secondaient ce désir du Roi. Dès l'enfance, il témoignait d'une vive curiosité pour les expéditions lointaines. Il passait des heures entières penché sur les cartes du Pacifique ou de l'Atlantique et ne se lassait pas de lire le récit des exploits du grand Albuquerque, dont il évoquait le souvenir dans son toast au lord-mayor.

Mais, hélas! le jeune prince se croyait incapable de diriger le moindre navire, car il ne pouvait naviguer une demi-heure sur le yacht royal sans être atteint du mal de mer.

On rappelait dernièrement au Guildhall comment l'infortuné "matelot" (il avait alors treize ou quatorze ans), rassemblant un jour tout son courage, supplia son père de le conduire sur le vaisseau-amiral d'une escadre anglaise qui venait de jeter l'ancre à l'embouchure du Tage.

Le Roi, très flatté de voir l'enfant manifester un tel zèle pour la marine, s'empressa de déférer à son désir. Manuel demanda au commandant de l'escadre — qui était lord Charles Beresford, s'il existait un remède contre les faiblesses stomacales qui empêchent les jeunes gens de devenir de grands marins.

"—Allons donc ! cher petit prince, lui répondit l'officier avec bonhomie, mal de mer et génie maritime font ensemble bon ménage. Nelson lui-même, le grand Nelson, n'a jamais pu se corriger de cette défectuosité dont vous avez l'air de vous plaindre. Il n'en gagna pas moins la bataille de Trafalgar."

Dès ce moment le jeune prince qui montrait une volonté si ferme, se promit d'égaler en vaillance et en audace les célèbres explorateurs portugais du XVe et du XVIe siècles. On sait que les balles révolutionnaires devaient en décider autrement.

THEATRES.

TULANE.

Cohan et Harris, deux des plus renommés impressarios d'Amérique, font leur tournée cette année avec une troupe de minstrels qui promet de révolutionner ce genre de spectacle.

Ces artistes au nombre de plus de cent et à la tête desquels est George Evans, surnommé "Honey Boy", ont fait sensation à New York et dans d'autres grandes villes et ont rehaussé l'art du minstrel au niveau où il se trouvait il y a une vingtaine d'années.

Ils débutent ce soir au Tulane et y resteront une semaine.

La troupe de MM. Cohan et Harris est sans contredit, la plus nombreuse et la mieux équipée qu'il y ait actuellement aux Etats-Unis, et le renom de George Evans suffit à lui assurer la popularité.

Cet artiste est du reste secondé par plusieurs comédiens et chanteurs de talent et la série de représentation qu'ils vont donner au Tulane attirera sans doute une foule nombreuse.

CRESCENT.

Peu d'œuvres dramatiques ont été aussi commentées en ces années dernières que "The Right of Way", la pièce tirée du célèbre roman de Sir Gilbert Parker, l'auteur canadien, qui, à l'heure actuelle, occupe un siège au Parlement britannique.

Cette pièce d'un puissant intérêt dramatique met en scène des personnages éminemment sympathiques et présente un tableau très réel de la vie des populations rurales du Canada.

Elle sera jouée au Crescent par une excellente troupe ayant à sa tête deux jeunes artistes qui ont déjà acquis une excellenteré putation, MM. Hallett Thompson et Aug. Anderson.

La mise en scène est particulièrement soignée et tout permet de prévoir que le Crescent tiendra avec cette pièce un véritable succès.

"The Right of Way" sera jouée toute la semaine avec des matinées mardi, jeudi et samedi.

ORPHEUM.

Le succès du programme de vaudeville de cette semaine à l'Opheum est incontestable et il y aura certainement foule aux deux dernières exécutions aujourd'hui en matinée et le soir.

A partir de demain soir la scène de ce populaire théâtre sera occupée par la troupe de l'Orpheum Circuit Company qui fait sa tournée annelle sous la direction de M. Martin Beck.

Il va sans dire que chaque numéro du programme de cette troupe exceptionnelle est de tout premier ordre.

En tête sont inscrites deux excellentes artistes américaines, La Titcomb et Mlle Ida O'Day, qui viennent de terminer une tournée triomphale en Europe.

Une jolie comédie intitulée "A Bit of Old Chelsea" sera jouée par M. Harrison Grey Fiske et sa troupe.

Mlle Maud Rochez présentera des singes admirablement dressés qui exécuteront une pantomime intitulée "A Night in a Monkey Hall".

M. Meyer, un pianiste de renom qui a déjà été applaudi par le public néo-orléanais, est aussi inscrit au programme.

M. Meyer, qui est surnommé l'"Homme au Piano" est non seulement un musicien accompli mais aussi un excellent comédien. Le programme comprend encore les "Max Witt's Girls" quatre jeunes et jolies chanteuses et Herr J. Rubens, un peintre européen qui exécute un acte d'une haute nouveauté.

Des vues représentant l'industrie du coton dans le sud des Etats-Unis seront données au cinématographe.

THEATRE DE L'OPERA.

Cavalleria Rusticana — La Navarraise.

Le public du samedi assez généralement connu sous le nom de "public fashionable", on ne saurait dire pourquoi, si ce n'est que ses hommes, ce soir là, sont mieux astiqués, apportent un soin plus grand à leur toilette, endossent leurs queues de morue, se ganteint de blanc et portent sous le bras leur gibus, ce public, disons-nous, a beaucoup apprécié le double spectacle d'hier soir : *Cavalleria Rusticana* et *La Navarraise*, deux drames lyriques où les situations sont poignantes, les émotions fortes et la musique mouvementée.

Quel que soit l'auteur, quelle que soit la date d'une œuvre, les esprits éminents s'inclinent devant celle-ci, si, même avec ses imperfections, ses defectuosités de facture, elle porte l'empreinte du génie.

Cavalleria Rusticana et *La Navarraise* sont de celles-là. Il s'est cependant trouvé des contrepointistes qui n'ont pas d'emblée reconnu la valeur des deux ouvrages ; mais leurs déclamations n'y ont rien fait ; et chaque fois que l'un et l'autre des drames lyriques ont été repris, leur popularité est revenue pour agir sur le public.

Cavalleria Rusticana est une partition exceptionnellement touchante ; et sans s'inquiéter des procédés qui ne sont pas toujours de sa compétence, et que seuls peuvent apprecier, analyser les maîtres de la science musicale, le parterre a écouté, admiré la poésie de Mascagni.

Il lui a paru que les chants qu'il a versés là à profusion, vont au plus intime de l'ame, la remuent profondément.

M. Nuibo, nous l'avons souvent écrit ici, est un artiste de grande école qui se révèle dès les premières mesures. Dans le rôle de *Turridu* il a été comme dans tous ses autres rôles, parfait.

Santuzza est assurément un rôle qui a des côtés fort brillants, et il est juste de reconnaître que Mme Demedy en a élargi le cadre par l'autorité avec laquelle elle l'a tenu.

La Navarraise a terminé très brillamment la soirée. Massenet, on le sait, est un des maîtres les plus admirés de l'école nouvelle, de l'école moderne. Si dans cette œuvre qui a été représentée hier, il y a des sonorités, des complications orchestrales qu'on ne peut se défendre d'admirer, que de pages aussi à citer ! pages qui s'élèvent dédaigneusement au-dessus de tous ses négateurs, pages qui donnent froid à l'ame, dont le dramatique est intense, dont les effets sont multiples, divers, et vous attendrissent, vous mouillent les yeux.

M. Zocchi dans le rôle de *Araquil* s'est fait chaleureusement applaudir. Il l'a tenu, ce rôle, en excellent artiste qu'il est, chant et jeu. Du style, de l'accent, de la couleur et un très bel effet de voix dans tout cet acte qui exige un effort soutenu.

Le ténor gracieux de la troupe de M. Layolle possède une voix charmante, puissante et d'un timbre sympathique ; sa tenue, ses mouvements en scène sont d'une correction parfaite.

MM. Delaxe et Cargue n'ont pas peu contribué à l'éclat de la représentation, le premier dans le rôle de *Ramon* ; le second dans celui du *Général*.

Mme Fiérens a fait une *Anita* incomparable. Elle a joué le rôle avec amour, avec feu ; le cadre lui en convient sous le double rapport du chant et du jeu. Nous l'avons souvent dit à la personnalité, au talent de Mme Fiérens. Elle a des situations bien en dehors, parfaitement tranchées. Dès sa rentrée en scène il y a un mois, Mme Fiérens avait reconquis ce public dont elle avait fait la conquête ; il y a des années. Hier soir elle a pu, aux applaudissements qui l'ont saluée, voir en quelle sympathique admiration elle est tenue ici.

Faust, en matinée aujourd'hui, ce soir Les *Huguenots*. En outre de Popérette, le Ballet de la *Nuit de Vol purgis* sera donné.

Cavalleria Rusticana et *La Navarraise*, ayant obtenu un éclatant succès hier soir, seront redonnées mardi, sur la demande d'un grand nombre d'abonnés.

Jeudi, *Guillaume Tell* avec M. Escalais, comme *Arnold* et M. Layolle, comme *Guillaume*.

M. Layolle ne chante que pour se rendre au désir qu'ont exprimé un grand nombre de personnes de l'entendre cette année.

Ces personnes ont gardé du baryton un souvenir excellent, et seront heureuses de l'applaudir comme aux premiers jours. M. Layolle possède une voix fort belle, chaude, bien étoffée et sa connaissance du chant est parfaite.

Prochainement, *Le Jongleur de Notre Dame* et *Copelia*, un ballet à grands effets scéniques.

L'UNION FRANÇAISE.

Rappelons que c'est le mercredi, 10 de ce mois, qu'une représentation sera donnée à l'Opéra au profit de l'Union Française, et qu'en la circonstance *Les Huguenots* seront chantés, l'œuvre maîtresse de Meyerbeer, que notre public aime et qu'il s'empresse toujours d'aller entendre.

L'Union Française est une des institutions qui font le plus honneur à notre colonie française, dont l'utilité est grande dans notre ville parce qu'elle y donne de l'instruction à deux cents jeunes filles, instruction solide et gratuite.

Le public, nous n'en voulons pas douter, donnera à l'Union un appui moral et matériel en l'occasion ; il fera coup double en se procurant un plaisir peu banal et en grossissant le fonds de l'institution.

L'escadre du Pacifique.

Manille, 4 décembre—L'escadre américaine du Pacifique, sous le commandement du contre-amiral Sebree a terminé ses exercices de tir dans la baie d'Olongapo et rentrera lundi à Manille. De nombreuses réceptions seront données en l'honneur des officiers et des marins pendant leur séjour dans cette ville. L'escadre quittera Manille le 10 décembre pour se rendre dans les eaux chinoises et japonaises, où elle croisera jusqu'au printemps.

Le transport "Prairie" est toujours échoué.

Philadelphie, 4 décembre—Le transport "Prairie" ayant à son bord 700 soldats d'infanterie de marine et une forte cargaison d'armes et de munitions, qui s'est échoué jeudi soir dans la rivière Delaware est toujours dans la même position.

Plusieurs tentatives infructueuses ont été faites dans la journée pour le renflouer et en présence de ces résultats négatifs le capitaine a résolu de faire procéder au déchargement partiel du navire.

Il est probable que le "Prairie", après qu'il aura été renfloué, devra être placé en chantier pour y subir un examen de sa coque, car l'on redoute que les tôles de l'avant n'aient été faussées par le choc.

Au cas où il ne serait pas en état de supporter le voyage, le "Prairie" serait remplacé par le transport "Dixie", qui est à l'heure actuelle en armement.

Jeune fille assassinée par des bandits.

Pittsburg, Kansas, 4 décembre—Deux bandits ont pénétré la nuit dernière dans le domicile de la famille Ingberg, avenue North Smelter, à Pittsburg, et après avoir enfoncé dans la bouche de Mlle Goldie Ingberg une bouteille contenant de l'acide carbonique ont dévalisé l'appartement et traîné la jeune fille sans connaissance sur une galerie devant la maison.

Mme Ingberg fut réveillée en sursaut vers les trois heures du matin par les gémissements de sa fille qui appelait Mère ! Mère ! Effrayée elle courut dans la chambre de son enfant qu'elle trouva vide. Un nouveau gémissement attira son attention vers la galerie où elle se précipita et vit sa fille étendue. Celle-ci dont la faiblesse était extrême lui expliqua avec difficulté qu'elle avait été attaquée par deux hommes qui l'avaient empoisonnée et lui avaient volé ses diamants.

Quelques minutes plus tard la jeune fille perdait connaissance et rendait le dernier soupir sans avoir pu donner une description de ses assassins.

Ce meurtre suivant de près celui de la famille Bork cause une profonde surexcitation dans la ville.

MINSTRELS DE COHAN ET HARRIS, AU TULANE.

Mme Cazal, dès que le respect lui permit de parler.

—Autrefois, Mlle Fritz nous aurait renseignés, dit Mme Jaume.

Morne, Mlle Fritz ne daigna point répondre.

Elles descendirent vers la ville silencieuse, à peine éveillée. Elles ne parlaient point. Le désir de satisfaire leur curiosité les occupait en secret.

Rien encore n'avait transpiré du drame qui, depuis la veille, emplissait l'hôtel d'Auribeau de cette atmosphère lourde, particulière aux maisons où la mort vient entrer, inconsciemment, on y parle bas, on retient son souffle, il semble que l'on craigne, en respirant seulement, d'attirer l'attention de la Fatalité, sournoise et brutale, qui guette.

Dans le salon, qu'il avait, toute la nuit, arpenté, l'oreille tendue, le cœur battant, tressaillant au moindre bruit, comme si la porte, en s'ouvrant, allait démasquer quelque messager de malheur ; pendant que le docteur Pigeon veillait Marthe ; que Clotilde soignait Mme d'Auribeau, râlant dans un fauteuil, étouffée par une crise cardiaque, et qu'Henriette demeurait enfermée dans sa chambre, terrassée par l'émotion, incapable de rendre un service, M. d'Argencourt subissait toutes les affres de l'agonie.

Le médecin avait exigé qu'il se reposât. Etrange prescription en vérité, quand l'angoisse crispait les muscles de son épigastre douloureux, quand ses nerfs en démence le contraignaient à marcher sans répit, quand son cerveau s'affolait à prévoir la catastrophe imminente : car l'opinion émise par le docteur Pigeon, par son confrère glabre, important, engoncé dans une triple cravate à l'ancienne mode, ne laissait guère place à l'espoir, bien que ces messieurs n'eussent rien révélé de précis concernant la nature du mal. Pourtant M. Pigeon avait déploré qu'on ne l'eût pas appelé plus tôt, qu'on lui eût caché la mort de Paff, survenue concurremment au premier malaise de Marthe, enfin la répugnance de la jeune fille pour le lait, Clotilde venait — avait-il ajouté — de lui révéler ces détails qui eussent fixé son diagnostic et permis de lutter efficacement. Aujourd'hui, la science demeurait presque impuissante. Il faudrait un miracle pour sauver cet organisme ruiné.

Le bonhomme s'était esquivé, là-dessus, pour reconduire son confrère. M. d'Argencourt avait entendu, dans le vestibule, le chuchotement de leurs voix échangeant des politesses, puis le pas mou de M. Pigeon qui remontait auprès de Marthe.

Depuis lors, et durant toute la nuit, le jeune homme avait ressassé les paroles du docteur, en s'efforçant d'en saisir le sens, d'ordonner ses idées : quel rapport pouvait exister entre la maladie de Marthe et la mort de son chien ?.... C'était absurde ; d'autant plus que la jeune fille s'était remise depuis !.... Evidemment, le médecin saisissait ce prétexte pour dégager sa responsabilité et masquer la faiblesse de ses pauvres moyens !.. Quant à l'avoir prévenu trop tard, c'était une autre affaire, dont la faute incombait à Mme d'Auribeau et à Mlle Fritz, cette insupportable pécore, trop encline à se mêler de tout. Celle-ci ne l'emporterait pas en paradis, certes ! Même si Marthe guérissait, la vieille fille ferait sagement de rester chez elle !.. Contre la comtesse, contre son imprévoyance, la colère de M. d'Argencourt s'exerça, tandis qu'il tournait dans le salon, avec de grands gestes fous, en bousculant les meubles.... Il se calma, néanmoins, à songer que la pauvre dame suffoquait, là haut, étouffée par son cœur hypertrophié, et qu'elle était assez punie. Même, se souvenant de ses bontés pour lui, il s'attendrit jusqu'à l'envelopper dans la même pitié inquiète que Marthe.... Mais, entre toutes, Henriette lui parut digne de gratitude : en dépit de son hostilité apparente, de son caractère revêche, elle seule avait prodigué à sa cousine les soins intelligents, dévoués. Elle était—jugea-t-il—de ces personnes froides, rares en vaines démonstrations et prodigues d'affection précieuse dans les circonstances capitales. Déjà, pendant la première maladie de Marthe, il avait apprécié ses qualités exemplaires. Aujourd'hui, terrassée par la douleur, elle en donnait une nouvelle preuve, inefficace sans doute ; mais, faible femme, qu'eût-elle fait de plus que les médecins impuissants ?....

A l'aube, M. d'Argencourt colla son front brûlant contre l'une des vitres donnant sur la cour. Depuis deux heures, il était sans nouvelles de Marthe. Il savait seulement que M. Pigeon guettait vainement un symptôme rassurant. Il fut pris du désir de monter, de constater par lui-même l'état de sa fiancée. Il ne l'osa point. Une peur mystérieuse le retint. Redoutant d'apprendre un événement cruel, il hésitait à franchir le pas qui lui permettrait de le connaître plus tôt.

L'œil fixe, il regardait dans la cour, sans voir. Le jardinier passa, avec précaution, ses sabots à la main, obéissant, lui aussi, à la sombre et impérieuse puissance du Silence. M. d'Argencourt se sentit oppressé par la lourde mélancolie qui tombait entre les murs froids avec les feuilles flétries des platanes. Il quitta la fenêtre et se dirigea vers le parc, mais là, le soleil indifférent, le petit faune ironique, rayonnant d'éternelle jeunesse au centre de la pelouse éclatante, l'exaspérèrent.

Un tintement de cloche discret le rappela vers la cour. Il vit le mari de Clotilde ouvrir la grille, s'agenouiller. Ensuite parut l'enfant de chœur et sa sonette, suivis de l'abbé Ragot, majestueux sous son dais....tout l'appareil de la mort.

Le cœur du jeune homme sauta dans sa gorge, l'étrangla. Vaguement, il entendit des pas dans l'escalier, scandés par le grelottement triste de la clochette, une porte qui s'ouvrait, la voit forte du vicaire qui criait : "Pax huic domui et omnibus habitantibus in eâ !...."

M. d'Argencourt s'affaissa entre les bras d'un fauteuil. Il cacha sa tête derrière ses deux mains rapprochées. Le mystère du destin le remplissait de ténèbres et de pitié. Il se réfugia dans des souvenirs d'enfance qui défilèrent aux yeux de son esprit, rapides comme les images d'un kaléidoscope. Il lui sembla que son deuil datait du jour où il était entré dans la vie ; qu'il n'avait goûté que des apparences de bonheur et de plaisir.

Un pas mou traîna sur les dalles du vestibule. La porte s'ouvrit. C'était Clotilde.

M. d'Argencourt n'osa point l'interroger.

— Monsieur, elle est bien calme.

M. d'Argencourt respira.

— Et-Madame ? demanda-t-il.

La servante eut une moue qui ne signifiait rien de bon. Elle leva vers le plafond ses yeux rouges, frippés par les larmes.

— Ah ! monsieur, c'est une fatalité qui s'est abattue sur notre maison !....

M. Ragot descendait. Clotilde sortit à sa rencontre, l'installa dans la salle à manger, devant une tasse de chocolat, et remonta chez Mme D'Auribeau, pendant que les deux enfants : le porteur de dais et le sonneur, organisaient une partie de billes dans la cour.

Le tapage mené par ces petits êtres élémentaires et rudes agaça M. d'Argencourt autant que l'impassibilité du petit Faune narquois, visible par les trois fenêtres donnant sur le parc. Heureusement, le vicaire appelait ses acolytes, les emmenait.

M. d'Argencourt reprit, par la chambre, sa promenade machinale. Il consulta sa montre : huit heures.... Il songea que cette journée ne s'achèverait point sans apporter une certitude de guérison ou.... une autre issue qu'il n'osait point envisager et dont la seule idée le glaçait.

Dans le même temps, Mlle Fritz, sortant de la pharmacie où elle s'était attardée sous prétexte d'une emplette, mais en réalité pour fuir, en compagnie de Mme Cazal la solitude qui lui pesait, croisa l'abbé Ragot, empaqueté dans sa douillette, le bras chargé d'une serviette qui contenait un ornement de soie blanche et d'orfroi. Devant lui, l'enfant de chœur portait le dais roulé, sous l'aisselle à la façon d'un parapluie.

On savait déjà, par toute la ville, l'état désespéré de Marthe, et que Mme d'Auribeau, frappée par une émotion trop violente, ne passerait probablement pas la journée. Sur le passage de l'abbé, un silence respectueux, effaré, se faisait. La piété du vicaire remerciait Dieu de donner ce sain exemple d'une âme innocente recevant les derniers sacrements de la sainte Eglise, quand le populaire commençait à se vouloir affranchir des dogmes de la foi.

Mlle Fritz salua, sans s'arrêter. Les yeux du vicaire, sous ses sourcils en moustaches, la dévisagèrent. Elle blêmit et murmura :

—Mon Dieu !.... mon Dieu ! ayez pitié de nous !

Elle grelottait de remords devant le prêtre pourvu, pensait-elle, du don de lire au plus profond des consciences. N'avait-elle pas, à maintes reprises, avec un acharnement aveugle, souhaité le malheur de Marthe, dans le but supposé d'abattre un orgueil qui la blessait ? Et voilà que ses vœux se réalisaient. Elle seule était coupable : " Mea culpa, mea culpa !...." L'abbé n'allait-il point la contraindre à s'agenouiller, à confesser son crime ?....

La suite à dimanche prochain.